

Aussitôt la lumière de son regard s'éteignit. Elle recula en battant l'air de ses bras, et, poussant un gémissement sourd, elle tomba à la renverse tout de son long sur le tapis.

Le marquis jeta un grand cri, se précipita au secours de sa femme, l'étreignit convulsivement, la releva et la porta sur un canapé. Elle était comme morte.

M. de Coulange allait et venait, donnait successivement des ordres que nul ne comprenait ; il ne savait plus ce qu'il disait, ce qu'il faisait, il était fou.

Cependant, on entendit qu'il demandait Mme Louise. L'institutrice était dans sa chambre. On l'appela. Elle vint aussitôt. La marquise était toujours dans le même état. Elle interrogea M. de Coulange. Il lui répondit par des mots inintelligibles, en lui montrant la marquise. Elle se tourna vers l'amiral. Il était resté debout près de la cheminée, atterré, immobile comme une statue. Gabrielle fut obligée de lui prendre la main, de le secouer pour le faire sortir de sa torpeur.

—Pour Dieu, dit elle, parlez, répondez-moi, quel nouveau malheur nous arrive ?

—Mais je ne sais rien, nous ne savons rien encore.

—Comment vous ne connaissez pas la cause de cet évanouissement ?

—La marquise ne s'est pas expliquée. Nous causions ici, tranquillement, le marquis et moi, lorsqu'elle est entrée brusquement, en criant : " Ma fille, où est ma fille ? " Sur la réponse que lui fit Edouard : " Ma fille est perdue, ils m'ont pris mon enfant ! " s'est-elle écriée, et elle est tombée sans connaissance.

Gabrielle resta un moment silencieuse, la main appuyée sur son front brûlant :

—Oh ! les misérables ! prononça-t-elle d'une voix rauque.

Elle continua sourdement :

—Je devine ce qui s'est passé ; que faire, mon Dieu, que faire ? Et elle eut une sorte de rouspignement.

—Ainsi, Gabrielle, vous croyez que Maximilienne a été enlevée ? demanda l'amiral.

—Hélas ! je suis forcée de le croire. Dans sa haine et sa soif de vengeance, l'infâme Sosthène ne recule devant rien, il faut qu'il commette tous les crimes.

Elle se rapprocha de la marquise, près de laquelle le marquis s'était mis à genoux. Maintenant, M. de Coulange paraissait plus calme ; il avait l'esprit moins troublé, mais il pleurait comme un enfant.

Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que la marquise reprit ses sens.

Pendant un instant elle promena autour d'elle ses yeux égarés, cherchant à ressaisir sa pensée. Tout à coup, elle se souvint. Alors, de toutes ses forces elle appela :

—Maximilienne ! Maximilienne !

Un silence lugubre lui répondit. Elle regarda les personnes qui l'entouraient ; elle ne vit que des visages consternés. Sa poitrine se gonfla et elle eut un tressaillement nerveux qui secoua tout son corps.

—Mais ce n'est donc pas un rêve, un rêve horrible que j'ai fait ? s'écria-t-elle.

Elle s'arrêta un instant et reprit :

—Ma fille, ma fille, ma fille !... Ah ! je n'ai pas su veiller sur mon enfant ; je suis une mauvaise mère. Oui, continua-t-elle en se dressant à demi, je suis une mauvaise mère, je suis une misérable !

—Mathilde, lui dit le marquis, tenant une de ses mains dans les siennes, remets-toi, rassure-toi, ne te désole point, nous la retrouverons.

—Non, répliqua-t-elle en frissonnant ; elle est perdue, vous dis-je, perdu !... C'est lui qui a enlevé ma fille lui, le voleur, l'assassin !

Gabrielle voulut aussi lui adresser des paroles d'espoir. Mais elle l'interrompit brusquement.

—Vous ne connaissez pas ce monstre, dit-elle ; j'aimerais mieux que ma fille fût au milieu des lions et des tigres.

A ce moment, le comte de Montgarin entra dans le salon sans avoir été annoncé.

Aussitôt, la marquise bondit sur ses jambes, et, les yeux sortant de leurs orbites, et le regard fulminant, elle se dressa en face de Ludovic.

—Comte de Montgarin, s'écria-t-elle avec une sorte de fureur, où est Maximilienne ? Qu'avez-vous fait de ma fille ?

Ce fut comme un coup de poignard qui traversa le cœur du jeune homme.

—... Maximilienne, balbutia-t-il en regardant la marquise avec épouvante ; mais... je... je ne comprends pas.

Ses traits étaient décomposés, ses jambes fléchissaient. Il fit un pas en avant et voulut parler encore. Mais quelque chose le serrait à la gorge, l'étranglait ; il suffoquait. Un voile tomba sur ses yeux, il jeta ses deux mains en avant, comme pour chercher un point d'appui, fit entendre une espèce de râlement et s'affaissa au milieu du salon.

—Ah ! il ne sait rien, il ne sait rien ! s'écria la marquise en se tordant les mains.

Et elle retomba lourdement sur le canapé.

Les paroles qu'elle venait d'adresser au comte de Montgarin et qui semblaient l'accuser de l'enlèvement, avaient été mises sur le compte de sa douleur et de son égarement.

L'amiral aida le jeune homme à se relever et le fit asseoir dans un fauteuil.

—Mais qui donc me rendra ma fille ? reprit la marquise d'une voix déchirante. Elle est innocente, elle ne lui a fait aucun mal ; pourquoi me l'a-t-il volée ! Oh ! l'infâme, il a toutes les férociétés... Il veut se venger, et c'est ma fille, c'est mon enfant qu'il choisit pour victime !... Quel supplice va-t-il inventer pour la torturer ? Ah ! il la tuera, il tuera ma fille !

Elle déchirait ses dentelles, elle pressait son front dans ses mains fiévreuses, elle meurtrissait son visage, s'arrachait les cheveux. Elle était haletante, à chaque instant tout son corps frémissait ; des spasmes nerveux soulevaient violemment sa poitrine ; la respiration lui manquait.

—Mathilde, lui dit le marquis d'un ton affectueux et désolé, dans l'état où tu es, je n'ose pas d'interroger ; pourtant, nous avons besoin de savoir...

—Ah ! c'est vrai, fit-elle, vous ne savez pas encore... Eh bien, écoutez, Edouard, écoutez tous.

Alors, avec des larmes, des soupirs et des sanglots, hachant les mots, elle raconta ce qui s'était passé à l'église Saint Sulpice.

Son douloureux récit fut suivi d'un assez long silence. Le marquis, accablé, paraissait anéanti. Mais gémir n'avance à rien ; il y avait autre chose à faire qu'à s'abîmer dans la douleur. Le marquis se leva et un double éclair jaillit de ses yeux.

—Je partage ta douleur, dit-il à sa femme en lui mettant un baiser sur le front ; mais nous devons réagir contre le désespoir, être forts au lieu de pleurer ; Mathilde, je te le jure, nous retrouverons notre enfant !

Il se tourna vers le comte de Sisterne.

—Veux-tu m'accompagner chez le préfet de police ? lui demanda-t-il.

—Oui, répondit l'amiral.

Ils allaient sortir. Gabrielle arrêta le marquis.

—Avant de faire cette démarche, dit-elle, nous avons quelqu'un à consulter.

—Qui ?

—Morlot.

—Morlot ? Est-ce qu'il est à Paris ?

—Oui, monsieur le marquis, il est à Paris.

—Elle ouvrit brusquement la porte, et d'une voix forte elle appela :

—Firmin !

L'agent de police attendait dans l'antichambre, prêt à recevoir les ordres qu'on aurait à lui donner. Il s'avança vers Gabrielle.

—Vous savez que mademoiselle de Coulange a été enlevée ? lui dit-elle.

—Oui.

—Vous allez prendre une voiture et courir chez Morlot ; s'il est sorti vous le chercherez partout ; il faut que vous reveniez avec lui. Ne perdez pas une seconde, partez.

L'agent de police disparut.

A un autre domestique, Gabrielle demanda ce qu'il fallait pour écrire. Et, immédiatement, elle fit porter rue Rousselet un billet adressé à M. Robert, sur lequel elle avait écrit ces seuls mots :

" Venez vite à l'hôtel de Coulange."

La marquise s'était retirée.

Dans un coin du salon, parlant tout bas, Gabrielle disait au marquis et à l'amiral pourquoi Morlot était à Paris depuis un an.

Un quart d'heure s'écoula.

—Nous oublions le comte de Montgarin, dit le marquis, en regardant tristement le jeune homme.

Il s'approcha de Ludovic et lui mit la main sur l'épaule.

Le jeune homme releva lentement la tête. D'une pâleur livide, les traits décomposés, les yeux enflés, les lèvres amincies, sans couleur, il n'était plus reconnaissable.

—Ah ! monsieur le marquis, monsieur le marquis ! dit-il avec une douleur poignante.

—Nous la retrouverons, monsieur.

—Oui, répondit sourdement Ludovic, nous la retrouverons ; je vais me mettre à sa recherche, M. le marquis ; je ne prendrai aucun repos, ni le jour, ni la nuit, tant que je ne l'aurai pas retrouvée. Je le jure sur mon honneur et tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, monsieur le marquis, je vous rendrai Mlle de Coulange.

Maintenant, ajouta-t-il, je vous demande la permission de me retirer.

Il marcha vers la porte, Gabrielle se plaça devant lui.

—Où allez-vous ? lui demanda-t-elle.

—Il y a une chose que je veux savoir tout de suite.